

Fêtes et spectacles

Nous n'étions pas privés de spectacles, tout au moins dans la mesure de ce qui existait à l'époque. Nos parents nous conduisaient volontiers au cirque, au théâtre, au cinéma, aux baraques de la fête foraine de la Saint-Aubrin.

Mon premier souvenir se rapporte à l'une de celles-ci où l'on exhibait des oiseaux et des animaux savants. C'était le *Théâtre Denis*, du nom de deux superbes perruches dressées, M. et Mme Denis, qui savaient faire toutes sortes de tours... Il y avait aussi des mamans chattes qui promenaient leurs chatons dans des voitures de bébés.

Nous montions sur les chevaux de bois, ces bons chevaux d'autrefois immobiles sur leur socle (ce n'est que plus tard que l'on inventa les chevaux et les cochons qui montent et descendent). Un vieux cheval (vivant celui-là et, le plus souvent, aveugle) faisait tourner le manège aux sons d'un orgue de barbarie ou d'un brunophone alimenté par des cartons perforés. Il s'en échappait des airs de valse : *Sur les grands flots bleus*, *Le pas des patineurs*, *La grotte de cristal*, et une entraînante musique militaire. Au centre du manège, autour du mât, se trouvaient des fauteuils de velours rouge sur lesquels personne ne s'asseyait jamais.

On nous menait aussi "voir les vues" dans une baraque à l'aspect mystérieux. Sans dire un mot, les gens défilaient le long d'une tenture dans laquelle étaient pratiquées des ouvertures en forme de hublots. En regardant au travers, on voyait, très grossies, les images fixées derrière sur une planche. C'étaient des scènes d'actualité relatant les grandes catastrophes (inondations, tremblements de terre, éruption du Vésuve, etc.) et les événements sensationnels... Certaines étaient plus reposantes : mariages princiers, enfants royaux... On nous montrait aussi les grands de ce monde : le président Fallières, le pape Pie X, le tsar Nicolas...

Je fus très impressionnée par le premier musée de cire que je vis pour une Saint-Aubrin avec ses personnages grandeur nature, notamment Napoléon avec ses deux épouses : Joséphine et Marie-Louise... Il y avait plus loin, caché sous d'épais rideaux, le coin réservé aux militaires et interdit aux familles, où l'on exhibait pour deux sous de plus certain sujet anatomique destiné à leur montrer les ravages causés par de vilaines maladies afin de les en dégoûter à tout jamais.

La fête se terminait par le feu d'artifice tiré au carrefour appelé aujourd'hui le Rond-Point... suivi du grand bal champêtre qui n'avait pas son pareil de vingt lieues à la ronde... Ah ! ce bal de la Saint-Aubrin d'autrefois ! Mes yeux d'enfant en ont gardé un souvenir ébloui...

Lorsque, sortant de la pénombre de la rue Tupinerie et de la rue Grenette, on débouchait sur la place de l'Hôtel-de-Ville, on se trouvait tout à coup transporté au royaume de la lumière. Le portique d'entrée avait la majesté d'un arc de triomphe. On y lisait en lettres de feu : "Vive Saint Aubrin"... Tout le bal était éclairé par des flambeaux accrochés en grappes, comme d'énormes raisins, dans une symphonie de vert et de blanc. Des guirlandes de feuillage délimitaient l'enceinte réservée aux danseurs à l'extérieur de laquelle les cafetiers de la place avaient disposé leurs tables.

J'étais trop jeune pour danser mais m'amusais aux confetti avec mes petites compagnes tandis que, sur l'estrade, l'Harmonie Montbrisonnaise enchaînait les polkas, les mazurkas, les valse, les scottishs (nous prononcions "les sautiches", et cela sonnait tellement mieux !).

Il y avait en ce temps-là beaucoup de marchands de confetti autour du bal. Leurs étalages étaient éclairés par de grosses lampes acétylène. On y voyait accrochés en grappes compactes des sacs de gaze de toutes tailles, gonflés de confetti de toutes couleurs. D'autres étaient vendus

Marguerite Fournier, "Fêtes et spectacles", Souvenirs d'enfance, *Village de Forez*, n° 19, juillet, 1984

au détail à l'aide d'une mesure de bois ou d'étain. Les danseurs venaient entre une polka et un quadrille renouveler leur provision et plongeaient avec délices leurs mains dans ce flot mousseux.

Car il ne fallait pas manquer de munitions pour la bataille... une bataille toute pacifique, bien sûr, mais qui avait pourtant ses luttes serrées, ses attaques et ses escarmouches. Lorsque, s'avançant à pas feutrés, l'adversaire vous attaquait sournoisement par derrière, il fallait avoir la main toute prête dans le sac pour l'aveugler prestement d'une poignée de confetti lancés d'un geste prompt.

Bataille de confetti semblable parfois à une bataille de boules de neige, d'une neige aussi rose que celle des pêcheurs en fleur... Bataille de confetti qui mettaient une auréole à la chevelure sur laquelle ils s'accrochaient et rendaient si joli le visage rosé d'animation des jeunes filles d'autrefois !

Le lendemain un tapis moelleux et doux recouvrait la place. Les gosses du "patro" (Patronage de vacances de Notre-Dame) y venaient remplir des sacs pour leurs jeux de piste ; le reste s'en allait par tombereaux à la décharge municipale... On croyait voir passer une vendange...

De toutes les fenêtres pleuvaient des pétales de fleurs... C'étaient les confetti semés la veille sur les carpettes et les descentes de lit au retour du bal... Il fallait les secouer avec vigueur et il n'était pas rare d'en retrouver de nombreux mois plus tard, blottis entre les fentes du parquet... C'était comme un peu de rêve oublié qui remontait subitement au jour... Rêve aujourd'hui à jamais envolé sur l'aile des polkas et des valse.

J'ai gardé une certaine nostalgie de ces "Saint-Aubrin" d'autrefois... de la lumière tamisée par les flambeaux... de l'odeur un peu âcre des guirlandes de lierre et d'aiguillettes de sapin piquetées de roses de papier... et peut-être, par-dessus tout, des confetti, lutins endiablés et sautillants de ces belles nuits montbrisonnaises.

Marguerite Fournier

Extraits de "Montbrison au début du siècle, souvenirs d'enfance", *Village de Forez*, n° 19, juillet 1984